CHAPITRE 12

LE STATUT DES «ENTITÉS DIACHRONIQUES» DANS LA THÉORIE SAUSSURIENNE : UNE CRITIQUE ANTICIPÉE DU CONCEPT DE GRAMMATICALISATION

[…;] c'est qu'on a cédé une fois de plus à l'illusion des êtres linguistiques menant une vie indépendante.
(SAUSSURE, 2002, p. 23)

1. LA PLACE DE LA DIACHRONIE DANS LE CORPUS SAUSSURIEN[1]

Si, peu après le décès de Ferdinand de Saussure, Charles Bally et Albert Sechehaye n'avaient pas entrepris de mettre en forme et d'éditer ce qui est devenu le *Cours de linguistique générale* de 1916 (*CLG*), la renommée du linguiste genevois ne serait, à l'évidence, pas celle que nous lui connaissons aujourd'hui. L'histoire des sciences aurait pourtant retenu son nom comme celui d'un diachronicien de génie, auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européenne*, livre paru alors que Saussure n'avait que vingt et un ans (Saussure, 1879 [1878][2]). Le

---

[1] La présente étude est une version retravaillée et amplifiée d'une réflexion entamée dans Béguelin, 2007. Je remercie Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea et Alain Berrendonner pour leur relecture attentive et leurs propositions d'amélioration.

[2] Cet ouvrage, composé de 268 pages très denses, contient la reconstruction des fameux «coefficients sonantiques», rebaptisées plus tard «laryngales indo-européennes». Cette découverte, qui fut qualifiée de «copernicienne», est rendue possible grâce à une conception entièrement renouvelée de la morphologie de l'indo-européen (voir notes 5 et 6 et, pour une présentation détaillée, [Reichler-]Béguelin, 2000).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 238

Mémoire reste – on l'oublie souvent – le principal ouvrage rédigé de la main du linguiste genevois et publié par ses propres soins. Le renom de cette œuvre de jeunesse hors du commun a néanmoins cédé le pas, au cours du XXe siècle, devant la notoriété planétaire du *CLG*, ouvrage posthume et non autographe.

S'il est de bon ton, quand il est question de Saussure, de faire allusion au *Mémoire*, l'ouvrage n'est plus guère lu ni compris aujourd'hui ; il en va de même des autres travaux du *Recueil des publications scientifiques*, réalisé après son décès et paru en 1922. Les raisons d'une telle relégation sont multiples. D'abord, la linguistique comparative des langues indo-européennes ne fait plus partie, en ce début de XXIe siècle, de l'« horizon de rétrospection » obligé des chercheurs en linguistique ; cette remarque s'applique également à la nouvelle génération de linguistes qui aborde aujourd'hui les questions de diachronie, et qui gagnerait pourtant à connaître de plus près les acquis de l'expérience indo-européaniste. Ensuite, le *Mémoire* est un livre d'une haute technicité, que ses premiers lecteurs déjà jugeaient difficile : les enjeux du *Mémoire*, qu'ils concernent la reconstruction de l'indo-européen ou qu'ils préfigurent la linguistique générale, échapperont *a fortiori* au lecteur moderne, si bien intentionné soit-il – à moins qu'il ne domine à un excellent niveau à la fois la morphologie des langues anciennes, les principes méthodologiques de la grammaire comparée et l'état des connaissances que cette science avait atteint au moment du *Mémoire*[3]. Rares sont les spécialistes qui remplissent aujourd'hui ces trois conditions et, à moins d'un improbable renversement de tendance, il est à craindre que la lecture du *Mémoire* ne devienne, avec le renouvellement des générations, un privilège de plus en plus étroitement réservé.

Le sort du *CLG* est bien différent. Le *Cours* se présente en effet comme un ouvrage de vulgarisation, accessible à un large public, avec ce que cela peut impliquer de simplification et, par endroits, de discret dogmatisme. Quels que soient au demeurant les mérites de Bally et Sechehaye, leur travail est celui de brillants épigones ; il ne reflète ni la fièvre intellectuelle, ni le scrupule intrépide propres à l'exposé de la pensée saussurienne, telle qu'on peut l'appréhender dans les écrits autographes et, souvent aussi,

---

[3] Même un cursus complet de comparatiste ne donne pas, il faut le souligner, un accès aisé au *Mémoire* : la grammaire comparée qu'on enseigne aujourd'hui est si profondément imprégnée, sans qu'on le sache, des analyses proposées par le jeune Saussure, qu'il faut un important effort de décentrement pour concevoir l'état des connaissances qui prévalait à l'époque où fut rédigé le *Mémoire*.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 239

dans les notes d'étudiants. Tout utilisateur de l'édition critique et synoptique du *Cours* par Rudolf Engler (Saussure, *CLG/E1* et *2*) était en mesure de relever, depuis la parution de ce précieux instrument de travail, les décalages entre le texte de la vulgate et les documents présentés en regard à titre de sources (voir p. ex. [Reichler-]Béguelin, 1995; Gadet, 1987, p. 95). Ces décalages, auxquels Simon Bouquet consacre ici même une étude, n'ont fait que devenir plus patents avec la parution de nouveaux documents autographes, inclus dans les *Ecrits de linguistique générale* de 2002.

Les idées de Saussure sur le langage nous ont ainsi été transmises dans des circonstances éditoriales extrêmement particulières, qui ne sont bien sûr pas sans effets sur la réception de l'œuvre. Nous disposons actuellement:

> (i) de textes autographes et publiés par Saussure lui-même (*Mémoire* et autres textes repris dans *REC*), dont l'audience est toutefois devenue très limitée;
>
> (ii) de textes autographes souvent lacunaires et fragmentaires (*Anagrammes, Ecrits, Légendes, Accentuation, Phonétique, Théorie des sonantes*…), dont ni la publication, ni la sélection parmi l'ensemble des inédits ne sont le fait de leur auteur; par rapport aux précédents, ces textes occupent actuellement le devant de la scène[4];
>
> (iii) de notes de cours prises par les étudiants de Saussure, notamment Albert Riedlinger et Emile Constantin, notes que la tendance est aujourd'hui à éditer telles quelles et *in extenso* (plus particulièrement quand elles ont inspiré le *CLG*, alors que Saussure a enseigné avec brio sur des sujets variés de linguistique diachronique, voir Béguelin, 1980);
>
> (iv) du *CLG* de Bally et Sechehaye, œuvre non autographe et, *a fortiori*, non préméditée par Saussure, dans laquelle il ne se serait pas forcément reconnu; c'est là pourtant l'ouvrage qui reste le plus connu et le plus utilisé, où la linguistique générale et la sémiologie ont durant un siècle puisé des fondements notionnels par rapport auxquels tout spécialiste de ces disciplines est, inévitablement, conduit à situer son propre travail.

Dans les limites imparties à ce chapitre, je me bornerai à formuler ici deux constats.

Le premier est que la portée épistémologique du *Mémoire* et des travaux de grammaire comparée (voir (i) ci-dessus), quoi qu'on puisse en dire, est aujourd'hui largement méconnue, de même que le rôle majeur que

---

4 En tout cas les travaux autres que ceux de phonétique.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 240

ces études ont joué dans l'élaboration de la linguistique générale de Saussure. Cette méconnaissance transparaît, par exemple, quand le *Mémoire* est décrit comme un ouvrage relatif à la phonologie de l'indo-européen[5] ; ou quand il est assigné à un paradigme scientifique dont Saussure aurait, dans ses cours dits de linguistique générale, ressenti le besoin de se distancer[6].

Le second constat, d'ailleurs lié au précédent, est que l'apport de Saussure aux réflexions sur le changement linguistique est à notre époque non seulement sous-estimé, mais assez largement occulté. En privilégiant la référence à Antoine Meillet et en se construisant, comme on le verra, hors de la tradition du *Mémoire* et de l'héritage méthodologique qui en découle, la linguistique diachronique actuelle s'est coupée de ses sources non seulement les plus fécondes, mais aussi les plus exigeantes : et c'est toute une

---

[5] Ainsi dans ce passage de Bouquet : « La grande nouveauté de l'analyse saussurienne est de présenter le système indo-européen des voyelles comme composé de quatre éléments et non de trois, comme on l'avait toujours fait. » (Bouquet, 1997, p. 63 n.) En réalité, et en dépit du titre trop modeste du *Mémoire*, la nouveauté de l'analyse saussurienne est d'avoir apporté une modélisation entièrement novatrice des racines et des cellules morphologiques de l'indo-européen, fondée sur la mise en évidence des régularités analogiques qui les structurent. La reconstruction des deux « coefficients sonantiques », qui a polarisé les attentions, n'est pas dans le *Mémoire* une fin en soi, mais une *retombée nécessaire* des hypothèses morphologiques proposées par Saussure. Le commentaire suivant n'est pas non plus, en ce sens, suffisamment explicite : « L'essentiel est dans la prise en compte des relations de système entre les voyelles indo-européennes : […] » (Arrivé, 2007, p. 25)

[6] C'est ce que suggère Mejía (1998, p. 20), pour qui le maître genevois, en contestant dans ses cours de linguistique générale certains points de la méthode historique, aurait mis en question, de manière auto-critique en quelque sorte, la méthode qu'il avait lui-même appliquée dans son *Mémoire*. C'est là sous-estimer le potentiel révolutionnaire du *Mémoire.* Comme nous l'avons montré ailleurs (à la suite de bien d'autres, ainsi Kuryłowicz, 1978 ; Redard, 1978 ; Vallini, 1969, 1972, 1978, 1990 ; Watkins, 1978), le *Mémoire* n'est pas seulement le monument de la linguistique historique du XIXe siècle, marquant l'apogée du paradigme de la grammaire comparée, mais il est aussi le point d'ancrage de la linguistique synchronique de Saussure ([Reichler-]Béguelin, 1990a, Béguelin, 2003). Il serait réducteur également de voir dans le *Mémoire* une simple préfiguration des idées sur la langue vulgarisées par le *CLG* et de celles exposées dans les *Ecrits de linguistique générale* (*ELG*) : le *Mémoire* est en fait une première mise en œuvre des conceptions qui fondent la linguistique synchronique de Saussure. Une bonne partie de sa production scientifique ultérieure peut, d'ailleurs, être comprise comme une élaboration théorique destinée à justifier les choix du *Mémoire*, lequel avait donné lieu, lors de sa parution, à des critiques particulièrement blessantes et agressives, notamment de la part de certains linguistes de l'école allemande (voir à ce sujet Mayrhofer, 1981 ; Gmür, 1986).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 241

génération de travaux qui, en dépit d'intentions excellentes, se développe à partir d'une épistémologie bancale ou simpliste, au risque de verser dans un nouvel obscurantisme.

Dans l'étude qui va suivre, je ne parlerai pas davantage du *Mémoire*, pas plus que je ne mettrai en évidence les fondements et préfigurations de la linguistique générale qu'il contient[7]. Mais je m'attacherai, dans une perspective résolument «présentiste» et en me fondant essentiellement sur les écrits autographes et les notes d'étudiants, à montrer le potentiel révolutionnaire intact de l'enseignement de Saussure dans le domaine où celui-ci, à travers les succès du *Mémoire*, s'est acquis entre tous une légitimité : la linguistique diachronique. Dans le cadre d'une recherche sur l'évolution de certaines structures macro-syntaxiques du français[8], j'ai en effet découvert avec surprise combien les modèles actuellement dominants en matière de diachronie linguistique se sont développés à l'écart de l'enseignement du maître genevois, quand bien même les représentants de ces modèles se réfèrent volontiers à Saussure[9], notamment aux dichotomies synchronie-diachronie et langue-parole. Cette situation épistémologique paradoxale mérite une analyse.

2. L'ÉVOLUTION DES LANGUES, VUE UN SIÈCLE APRÈS SAUSSURE

La linguistique diachronique a connu, depuis les années 1970, un puissant regain d'intérêt. Dans la foulée des travaux de Givón (1979), Heine *et al*. (1991), Lehmann (1992), Hopper & Traugott (1993), Giacalone Ramat & Hopper (1998), Brinton & Traugott (2005), etc., la recherche sur l'évolution des langues est conduite principalement aujourd'hui dans le cadre du paradigme connu sous le nom de *grammaticalisation*, paradigme illustré, de part et d'autre de l'Atlantique, par de nombreux programmes de recherche et par une impressionnante quantité de publications[10]. Dans sa

---

7 Je l'ai fait dans d'autres travaux dont les références sont fournies dans la bibliographie.

8 Projet FNS 100012-113726, *La syntaxe interne des périodes*.

9 Mieux vaudrait dire, en l'occurrence, au *CLG*.

10 Voir les travaux de Traugott, Heine, Haspelmath et beaucoup d'autres. Pour prendre la mesure de ce succès, qui est aussi un succès éditorial, il suffit par exemple de consulter un catalogue des éditions John Benjamins, Amsterdam/Philadelphia.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 242

version forte, la théorie de la grammaticalisation repose sur une série d'hypothèses qui peuvent être synthétisées comme suit :

(1) (i) Les changements linguistiques parcourent des étapes obligées, représentables sous la forme d'échelles allant d'un pôle «plein» à un pôle «vide».

(ii) L'idée sous-jacente est que le «lexical» devient «grammatical», que le «moins grammatical» devient «plus grammatical»; la conception est la même du côté du sens : le «sémantiquement plein» subit diachroniquement un *blanchiment* qui fait passer le concret à l'abstrait, le «moins subjectif» au «plus subjectif», etc.

(iii) La grammaticalisation est graduelle, progressive, unidirectionnelle.

(iv) Il y a une généralité typologique des processus de grammaticalisation.

(v) La grammaticalisation est le changement linguistique par excellence, éclipsant toute autre forme de changement (Haspelmath, 1998, p. 344; 1999); la réanalyse syntaxique (Langacker, 1977; Blinkenberg, 1950, p. 43) joue un rôle secondaire par rapport à la grammaticalisation.

L'évolution linguistique est symbolisée, dans cette perspective, par des échelles, «parcours» ou «clinées» de grammaticalisation[11], qui peuvent concerner tour à tour les aspects formels de la langue, les niveaux d'analyse, les catégories, le sens :

(2) (a) *Discourse* > *Syntax* > *Morphology* > *Morphophonemics* > *Zero* (Givón 1979, p. 209)

(b) *juxtaposition* > *syntactisation* > *morphologisation* > *fusion* > *chute* (Melis & Desmet, 1998, p. 18, d'après Lehmann, 1995 et Hopper & Traugott, 1993)

(c) *fuller, freer, more complex structures to shorter, more bondend, simpler ones* (*e.g., lexeme* > *affix*) (Traugott, 2003, p. 629)

(d) *PERSON* > *OBJECT* > *ACTIVITY* > *SPACE* > *TIME* > *QUALITY* (Heine, 2003, p. 586), etc.

Le courant «grammaticalisation» a permis de revivifier, mais aussi de prolonger et d'étoffer considérablement toute une tradition d'études à

[11] En anglais *cline, path, pathway, grammaticalization chain*…, voir par exemple Heine, 2003, p. 589.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 243

caractère philologique, comparatif ou typologique, ce dont on ne peut que se féliciter. Toutefois, à l'intérieur même du paradigme, l'appareil conceptuel utilisé pour aborder le changement linguistique pose de gros problèmes. Des débats pointilleux, prolixes, d'une complication qui défie la synthèse, portent ainsi sur la définition et l'application, au cas par cas, de termes comme *grammaticalisation, dégrammaticalisation, lexicalisation, pragmaticalisation,* etc.; sur l'existence ou non de contre-exemples à l'unidirectionalité; sur le statut de l'unidirectionalité en tant que critère définitoire; sur la position (interne? externe?) de la réanalyse par rapport à la grammaticalisation, etc.[12] L'inflation terminologique et le byzantinisme des discussions contrastent avec le caractère rudimentaire des oppositions fondatrices de la théorie: «unité lexicale» *vs* «unité grammaticale», «mot principal» *vs* «mot accessoire», «concret» vs «abstrait»… Héritières directes de la tradition grammaticale, les oppositions en question sont scientifiquement contestables; elles n'en servent pas moins d'axiomes au paradigme de la grammaticalisation, qui tend à éluder toute réflexion de fond sur la définition du domaine grammatical et sur l'universalité supposée des catégories[13]. Quant aux inévitables (et insolubles) problèmes de frontières qui se posent entre les entités mises en balance, ils sont en général réglés par le recours à une notion de pur confort, plurivoque et faiblement théorisée: celle de *continuum*.

Malgré un succès qui peut être qualifié de mondial, la théorie de la grammaticalisation a fait l'objet, il y a peu d'années, de quelques mises en question percutantes, notamment sous la plume de linguistes d'inspiration générativiste (Campbell, 2001; Newmeyer, 2001). Les critiques qui ont été adressés à ce modèle, reformulées à ma manière et sans prétention à l'exhaustivité, sont les suivantes:

(3) (i) Il y a beaucoup d'exemples de changements qui contredisent l'unidirectionalité. Dès lors, le concept de grammaticalisation est soit contradictoire, soit *ad hoc*, parce que défini de manière circulaire.

(ii) L'unidirectionalité n'est qu'un constat trivial, elle est inhérente à la notion même de processus.

---

12 Voir les présentations très informées de Prévost, 2003 et 2006 et de Marchello-Nizia, 2006, étayées par d'amples bibliographies. On peut trouver par exemple chez Lichtenberk, 1992; Norde, 2001; McDaniels, 2003; Lightfoot, 2005, un écho représentatif des débats en cours.

13 Voir sur ce point les observations pertinentes de Melis & Desmet, 1998.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 244

(iii) La théorie de la grammaticalisation est portée à décrire des changements linguistiques isolés, en les extrayant de leur contexte et du système qui les inclut.

(iv) Les empans temporels sur lesquels travaille cette théorie sont cognitivement inaccessibles aux locuteurs, alors même que ces locuteurs sont censés être les acteurs des changements constatés.

En dépit d'un retentissement modeste, ces objections mettent en question la validité même d'un concept qui pourtant fait courir les foules : elles méritent d'être méditées. De manière plus ou moins directe, elles posent le problème de savoir sur quels fondements épistémologiques devrait reposer une théorie générale, non triviale et non contradictoire, du changement linguistique.

3. CONTINUITÉ ET DISCONTINUITÉ DANS L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE : LA RÉFLEXION DE SAUSSURE

Dans le contexte d'aporie théorique sommairement esquissé ci-dessus, il semble opportun de revenir à la pensée linguistique de Saussure, pensée qui s'est forgée, comme je l'ai rappelé au § 1, au contact approfondi des langues indo-européennes et de leur histoire. C'est en effet à travers son expérience de comparatiste que le Genevois en est venu à prendre ses distances avec les façons de penser des linguistes de son temps, et qu'il a été conduit à (re)définir l'objet et les tâches de la science qu'il illustrait. De façon répétée, Saussure a dénoncé, tantôt avec fougue, tantôt de manière plus retenue, les malentendus, les idées reçues, les illusions, les « fantômes » et autres « idoles » de la linguistique historique de son temps, tout en exprimant sa volonté de redistribuer fondamentalement les priorités scientifiques (voir *CLG/E1*, 73, I R 1.5). Cette veine révolutionnaire s'est en réalité exprimée dès le fameux *Mémoire* de 1879 (cf. ci-dessus, notes 2, 5 et 6), qui bouleversa la façon d'aborder l'histoire des langues en conférant un rôle de premier plan à l'analogie morphologique et, partant, à la « conscience du sujet parlant », seule dépositaire pour Saussure de l'analyse linguistique réelle, et seule apte à légitimer les hypothèses du linguiste[14].

[14] « Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience. » (*ELG*, p. 183 ; l'entier de la Note 8 est pertinent sur ce thème).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 245

De quel côté que l'on se tourne, c'est donc bel et bien dans une méditation sur «la question du Temps» que s'ancre la linguistique générale de Saussure (*CLG/E1*, 1303; *ELG*, p. 331; voir Arrivé, 2007, pp. 119 *sqq*.) Et les réflexions de Saussure[15] restent pleinement d'actualité, on le verra, quand il s'agit d'évaluer les prérequis de l'actuelle théorie de la grammaticalisation.

Les tenants de cette théorie présentent, on le sait, l'«unidirectionalité» comme le critère définitoire essentiel, voire unique, de la grammaticalisation, laquelle est à son tour considérée tantôt comme le prototype du changement linguistique en général, tantôt comme un type de changement très important, dominant, méritant une attention particulière (Haspelmath, 1998). Qu'il soit ou non trivial (Newmeyer, 2001), ce postulat de l'unidirectionalité suppose une orientation de l'évolution linguistique qui n'est pas exempte de relent téléologique. Les échelles de grammaticalisation, certes, ne sont pas censées représenter l'intégralité des changements linguistiques; cependant, elles sont volontiers dotées d'une fonction prédictive, voire d'un statut de loi (Haspelmath, 2004, p. 35 parle ainsi de «directionality constraints»). Et les échelles du type (2) ci-dessus accréditent – particulièrement auprès des linguistes novices – une vision destructive des changements linguistiques, représentés à tous les niveaux comme allant d'un pôle «plein» à un pôle «vide», via un certain nombre de relais qu'il est tentant de concevoir comme autant d'étapes obligées.

3.1. La langue comme lieu de novation

Ennemi de toute vision organiciste et naturaliste des langues, Saussure a, pour sa part, vigoureusement combattu les conceptions déterministes et érosives de l'évolution linguistique en vogue à son époque et dont le courant connu sous le nom de «grammaticalisation» a en quelque sorte pris le relais[16]. Une première façon de s'opposer à ces conceptions fut pour lui de mettre au premier plan, dans l'activité linguistique, la «novation morphologique», qui comprend: «1° Tout ce qu'on réunit sous le mot "changements analogiques"; 2° tout déplacement de la valeur des signes lié au changement

---

15 Notamment celles qui s'expriment dans les *Ecrits de linguistique générale* (*ELG*) édités en 2002 par Simon Bouquet & Rudolf Engler, et dans le Cours III, version Emile Constantin, nouvellement édité en 2005 par Daniele Gambarara & Claudia Mejía Quijano dans les *CFS* 58 (*Cours III, Constantin, C*).

16 Voir sur ce point la note 176 de l'édition de Mauro du *CLG*, qui fait brillamment le point sur la conception saussurienne du changement linguistique.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 246

phonétique des figures vocales.» (*ELG*, pp. 86-87). C'est la création analogique, on le sait, qui reçoit chez Saussure le qualificatif de «grammatical», et c'est l'analogie qui à ses yeux est «la substance la plus claire du langage partout et à toute époque» (*ELG*, p. 161 ; *CLG/E1*, 2013 *sqq*.)[17]. Un passage du *CLG*, issu du Cours II, pose certes le problème de l'évolution des formes grammaticales dans des termes qui, à première vue, se rapprochent des préoccupations de la linguistique historique traditionnelle :

(4) Si l'évolution de la langue se réduisait à celle des sons, l'opposition des objets propres aux deux parties de la linguistique serait tout de suite lumineuse : on verrait clairement que diachronique équivaut à non-grammatical, comme synchronique à grammatical. Mais n'y a-t-il que les sons qui se transforment avec le temps ? **Les mots changent de signification, les catégories grammaticales évoluent ; on en voit qui disparaissent avec les formes qui servaient à les exprimer (par exemple le duel en latin)**. (*CLG*, p. 194 = *CLG/E1*, 2215-2217 ; les caractères gras sont les miens)

L'examen des deux sources concordantes de ce passage montre cependant que les éditeurs de 1916 ont supprimé, à la fin du passage, la mention du «développement analogique» qui, dans l'exposé de Saussure, venait immédiatement contrebalancer l'allusion à la disparition de certaines formes[18]. De même, quand le Cours III aborde la question des facteurs de diversification dialectale, c'est le terme d'«innovations» qui est d'emblée utilisé (*Cours III, Constantin, C*, p. 115). Saussure semble donc éviter avec soin, dans son enseignement, toute centration sur les aspects érosifs du changement linguistique, ce à quoi les premiers éditeurs du *CLG* n'ont pas pleinement rendu justice dans ce passage.

---

[17] Voir Godel, 1969, p. 254 ; Wunderli, 1981, p. 72, ainsi que les passages du Cours I de 1907 commentés par Mejía, 1998, pp. 36-40. Par création, il ne faut évidemment pas ici penser «création *ex nihilo*» : «Une forme analogique est une forme créée à l'image d'une autre. […] C'est une création librement faite, par l'esprit d'abord, par la langue ensuite.» (I R2, 5-6)

[18] Riedlinger note pour sa part : «Ainsi il y aura le fait qu'un mot a changé de signification, ou bien que des formes comme celle du duel tombent peu à peu en désuétude dans une langue, ou bien le fait de développement analogique.» (*Ibid.* II R 115 ; et Gautier mentionne de manière concordante le «développement analogique de tel élément.» (G 33a)

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 247

3.2. La primauté de la conscience du sujet parlant

A l'analogie est associée, de manière patente, l'activité du sujet parlant. Or pour Saussure, grand admirateur de Whitney, l'inscription de la langue dans le temps ne saurait avoir lieu ni hors de cette activité, ni hors de la collectivité sociale (voir, dans une perspective convergente, Fehr, 2000, p. 100; Bulea, 2006 et ici même):

(5) C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale: la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue. (*ELG*, p. 290)

Un mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient. (*ELG*, p. 83)

De tels propos ne seraient sans doute pas démentis par les tenants modernes de la grammaticalisation, toujours prompts à invoquer l'aspect social du langage et le rôle de la parole dans le changement linguistique. Toutefois, rares sont ceux qui seraient disposés à tirer de cet ancrage social des conséquences méthodologiques aussi profondément honnêtes et exigeantes que ne le fait Saussure. A travers la métaphore du jeu d'échecs, celui-ci affirme en effet ce fait essentiel – au demeurant incontestable – que tout changement sur l'échiquier linguistique se déroule *indépendamment* de l'historique des «coups» qui ont pu être joués auparavant (*ELG*, pp. 206-208). Une telle observation ne fait qu'entériner le rôle moteur des sujets parlants dans le changement linguistique, tout en conférant à leur perspective d'acteurs des changements la préséance qu'elle mérite en regard du point de vue externe, décontextualisé, de l'historien de la langue. Envisagée dans toutes ses conséquences, la métaphore du jeu d'échecs frappe ainsi de nullité scientifique l'idée même qu'il puisse y avoir des «parcours» obligés de grammaticalisation; par anticipation, elle rend également vaines et superflues toutes les discussions actuelles sur la prétendue «directionalité» ou «contredirectionalité» de tel ou tel changement, sur sa position relative le long de telle ou telle «échelle de grammaticalisation», etc.

(6) Dans une partie d'échecs, n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchie des antécédents, c'est-à-dire qu'il n'est pas «plus ou moins» mais *totalement indifférent* qu'on en soit

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 248

> arrivé à telle position par une voie ou par une autre; ou que celui qui a suivi toute la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter cette partie au moment critique. Ou encore que personne ne songera à décrire la position en mêlant tantôt ce qui *est*, tantôt ce qui *a été*, fût-ce seulement dix secondes auparavant. (*CLG/E1*, 1484, N. 10 = *ELG*, pp. 216-217)

L'histoire linguistique est dès lors définie par Saussure comme une suite d'«états de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et celui du lendemain» (*ELG*, p. 165). Et dans chacun de ces états, le système de signes «tel qu'il existe dans l'esprit des sujets parlants» est «totalement indépendant de ce qui l'a préparé» (*ELG*, p. 43). Cela revient à dire que pour le sujet parlant, qui est à la source des changements observés, seul existe l'état de langue en cours, dans lequel il est immergé; cet état n'est en rien influencé par les états antécédents auxquels, contrairement à l'historien de la langue, il ne peut avoir accès.

3.3. Les effets du Temps sur la langue

Dans une telle perspective – et contrairement aux représentations du changement induites par les «échelles» de grammaticalisation – il ne saurait y avoir, à une étape donnée de l'évolution linguistique, une quelconque limitation aux réorganisations potentielles du système, eu égard à l'existence des états antérieurs: seul compte le statut réciproque des termes coexistants. D'où le caractère «tout à fait incalculable» de l'action du temps sur la langue:

(7) On méconnaît […] l'action du temps en voulant lui poser des limites. (*Cours III, Constantin, C,* p. 162)

> Admettre que dans une somme d'époques successives il y aurait des traits permanents auxquels il ne serait pas permis de changer, cela serait contraire au principe fondamental d'évolution dans le temps. Si un caractère persiste jusqu'au bout, c'est le hasard qui le fait. Il n'y a pas de caractères qui soient de droit permanents. (*Cours III, Constantin, C,* p. 163)

Si «la conservation peut toujours être considérée comme le fait du hasard» (*ibid*., p. 210; voir Utaker, 2002, pp. 197 *sqq*.), c'est, symétriquement, au hasard qu'il revient de «crée[r] ce qui deviendra significatif» (*ibid*. p. 211) – c'est-à-dire de créer les conditions favorables à des redécoupages ou des réinterprétations de la séquence linguistique par les sujets

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 249

parlants. Pas plus qu'il n'y a de «caractères qui soient de droit permanents» dans une langue, il n'y a donc de facteurs évolutifs qui porteraient cette langue (ou un terme quelconque de cette langue), en vertu d'une tendance inhérente, à évoluer dans telle ou telle direction[19]. Ce «principe absolu» qu'est «le mouvement de la langue dans le temps», principe qui «existe imperturbablement» et que rien ne peut «entraver» (*ELG*, p. 331) ne saurait dès lors, en lui-même, refléter ni «génie de la langue», ni «voie fatale» (*ELG,* p. 216), ni «intention»: «Nous avons établi <que tout se passe hors de toute intention.» (*Cours III, Constantin, C*, pp. 264-265)

3.4. Programme de la science du langage

Aux yeux de Saussure, l'absolue continuité dans la transmission de la langue (*ELG*, p. 179) a pour contrepartie une discontinuité, tout aussi absolue, entre les reconceptualisations successives auxquelles donne lieu le système, en vertu de «l'action totalement inéluctable des signes vis-à-vis de l'esprit qui s'établira de soi-même après chaque événement, chaque coup» (*ELG*, p. 207). Si «tendance»[20] ou «inéluctabilité» il y a, ce n'est donc pas dans l'évolution de telle ou telle entité signifiante qu'il faut la situer et la rechercher, mais bel et bien dans *l'interaction du système de signes et de l'esprit humain*. De cette observation essentielle découle le

---

[19] Dans un bref passage du *Cours III, Constantin, C* (pp. 198-199), il est certes question, en termes plus traditionnels, de «grands changements» caractérisant l'évolution des langues indo-européennes, comme l'affaiblissement du mécanisme flexionnel. Mais c'est le Cours II (*CLG/E1*, 1561-1564, II R 287-292) qui livre sur ce point une analyse détaillée, dans un passage qui vise à montrer le caractère accidentel des prétendues «lois» diachroniques. S'agissant d'un domaine où «on risque le plus de prendre des mots pour des choses», Saussure montre ainsi, exemples à l'appui, «quelle prudence il faut avoir quand on dit qu'une langue a perdu des cas.» (1561-63, II R 287-288). Dans le cadre d'une démonstration non retenue par les premiers éditeurs du *CLG*, Riedlinger consigne, à propos du sort en latin des huit cas de la flexion nominale indo-européenne, cette remarque fondamentale: «Il vaut mieux exprimer la chose par une somme et dire: le latin a gardé six différenciations sur huit […]. Et non pas: a perdu deux cas.» Le passage sera cité plus amplement *infra*, exemple (19).

[20] Le terme apparaît dans quelques endroits du Cours I pour caractériser le processus d'agglutination:

tendance mécanique de la langue, si un concept composé lui est donné dans un signe déterminé, de le rendre simple, indécomposable, **la tendance de prendre le chemin de traverse**, la simplification de l'idée: de deux ou trois données on finit par ne plus apercevoir que celle <qui est> entendue (*CLG/E1*, 2684, I R 2.83, les gras sont de moi.)

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 250

programme de travail de la «science de la langue», programme qui nécessite de «changer radicalement de base», de «reprendre *ab ovo* la question totale du langage» (*ELG*, pp. 206 et 218), en abandonnant la perspective historique qui pourtant retient si volontiers les esprits:

(8) Il n'y a de «langue» et de science de la langue qu'à la condition initiale de faire abstraction de ce qui a précédé, de ce qui relie entre elles les époques. *(ELG*, p. 217)

Autant de tranches horizontales, autant d'états qui servent à parler. La section verticale ne sera considérée que par le linguiste. […] Pour la masse parlante, la perspective où se présentent les termes, c'est la réalité. Ce n'est pas un fantôme, une ombre. D'un autre côté, le linguiste doit, s'il veut comprendre un état de langue, se mettre lui-même dans cette perspective, et abandonner la perspective diachronique ou historique qui sera pour lui une gêne, un empêchement. La perspective verticale ou diachronique ne concerne que le linguiste. (*Cours III, Constantin, C*, p. 275; ailleurs (p. 261) le linguiste est invité à «adopter le point de vue de l'ignorance des sources.»)

Par une pente qu'il faut croire naturelle de notre esprit, dans tout objet qui comporte un développement, une suite historique, une succession de choses dans le temps, l'attention va d'elle-même aux événements et tend à se désintéresser des états. Soit que ce trait aille jusqu'à l'abolition complète chez certains savants du sens de ce que peut être un état, soit qu'on se borne à ne pas attribuer aux états dont ils sont issus de rôle particulier à côté des événements. (*ELG*, p. 223)

3.5. Le statut des «identités» diachroniques

Sur des bases épistémologiques ainsi définies, décrire à grands traits le sort historique des «faits de grammaire», comme le font sans état d'âme les linguistes[21], revient à assembler naïvement «en un seul tout deux objets

[21] Les tenants de la grammaticalisation se réclament, on peut le rappeler, d'un article d'Antoine Meillet intitulé «L'évolution des formes grammaticales», paru en 1912 (Meillet, 1975 = 1912). Cet article de vulgarisation contenait la première occurrence du terme de *grammaticalis*[illegible] qui était alors un néologisme, et qui a connu par la suite la fortune que l'on sait (§ 1). Le comparatiste français A. Meillet figure parmi les amis et les plus éminents anciens élèves de Ferdinand de Saussure, ce dont il ne faut toutefois pas conclure sans examen que les deux savants partageaient en tout point les mêmes vues (cf. [Reichler-]Béguelin, 1988).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 251

complètement disparates depuis le principe, en se persuadant qu'ils forment un seul objet» (*ELG*, p. 226).

Saussure exprime en ces termes le problème de méthode qui se pose à la linguistique, par comparaison avec d'autres disciplines (géologie, politique):

(9) Et ce qui a échappé […] aux linguistes, c'est qu'ici ***la matière qui subit l'action historique*** **ne relève d'aucune façon de l'appréciation historique simple**, comme c'est le cas par exemple pour les faits politiques. (*ELG*, p. 209; les caractères gras sont les miens; voir aussi *ELG*, pp. 311-322)

En conséquence, quand le professeur aborde la question d'école de l'évolution des formes grammaticales (Cours II), il se montre très peu enclin à considérer celle-ci comme soumise à la perspective historique[22]. Il s'attache au contraire à montrer que les évolutions grammaticales sont très souvent le résultat, en synchronie, des «faits phonétiques», eux-mêmes «non grammaticaux» et proprement diachroniques[23]. Après avoir présenté et commenté de manière approfondie plusieurs cas d'espèce (installation de l'Ablaut, constitution du futur en français), il conclut ainsi:

(10) <il faut éviter d'> affirmer à la légère qu'on fait de la grammaire historique quand, en réalité, on se meut successivement dans le domaine diachronique, en étudiant les changements phonétiques, et dans le domaine synchronique, en examinant les conséquences qui en découlent. (*CLG*, p. 195 = *CLG/E1* 2226, II R 117)

Albert Riedlinger, auditeur du Cours II, note dans la même veine qu'il y a «une contradiction à dire qu'un fait grammatical a une histoire dans le temps» (*CLG/E1* 2233, II R 118). Et, quand le *CLG* (p. 185) indique «il n'y a pas pour nous de "grammaire historique"; ce qu'on appelle ainsi est en réalité la linguistique diachronique», les notes correspondantes de Riedlinger montrent qu'il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire à première vue, d'une simple préférence terminologique:

---

22 On aura intérêt, dans le passage correspondant du *CLG* (*CLG/E1,* 2216 *sqq*.), à lire les notes d'étudiants plutôt que la vulgate de 1916, où les éditeurs condensent à l'extrême des développements beaucoup plus explicites, nourris d'exemples analysés en détail.

23 Sur la conception saussurienne des évolutions phonétiques, voir aussi le *Cours de phonétique grecque et latine* et les conclusions de [Reichler]-Béguelin, 1980, pp. 95-96).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 252

(11) Il n'y a pas <pour nous> de grammaire historique : <les termes jurent ensemble> ; il n'y a pas de système qui puisse être à cheval sur une suite d'époques. Ce qui est synchroniquement dans une langue est un équilibre qui se réalise de moment en moment. Par grammaire historique, on veut dire : linguistique diachronique, ce qui est autre chose et est condamné à n'être jamais grammatical. (*CLG/E1,* 2129, II R 107)

Le paradigme actuel de la grammaticalisation en est revenu, quant à lui, à un point de vue historique, macro-diachronique et substantialiste sur le changement ; les discontinuités liées aux reconceptualisations successives des faits de langue par les sujets parlants sont mises au second plan au profit d'une vision à la fois « savante » et « déconnectée » des évolutions. Les tenants de ce paradigme sont ainsi portés à raisonner *a posteriori* sur le devenir à long terme d'entités formelles ou sémantiques extraites de leurs contextes d'occurrence, voire, pour les besoins de la comparaison typologique, soustraites aux systèmes linguistiques particuliers dont elles tirent leurs valeurs respectives[24]. Les changements constatés sont présentés comme formant séquence, ce qui traduit le point de vue de l'historien, éclipsant celui des acteurs des changements. Cette présentation « en enfilade » accrédite la thèse de la gradualité, tout en laissant penser que si les termes concernés ont évolué de la façon constatée, c'est qu'ils étaient, par quelque vocation intrinsèque, prédestinés à le faire[25]. Contenant en elles-mêmes leur principe explicatif, les échelles deviennent dès lors candidates, par un glissement insidieux, au statut de modèle du changement. Il devient même possible, dans ces conditions, de présenter la variation synchronique comme une conséquence de la gradualité, en évacuant en quelque sorte le rôle de la communauté parlante : « Variation is a necessary consequence of the gradualness of language change. » (Lichtenberk, 1991, p. 37)

---

[24] Il s'agit là d'une tentation à laquelle les nombreux chercheurs du domaine ne cèdent heureusement pas tous au même degré.

[25] C'est ainsi que le linguiste, « à force de ne voir <partout> que la transmission et la tradition dominées elles-mêmes par les forces mécaniques cesse de concevoir le signe linguistique comme étant de son essence un signe conventionnel. Il lui attribue quelque essence mystérieuse ou à part, ou tenant à l'histoire. » (*CLG/E2* p. 28, 3299 = N 12 ; *ELG*, p. 229.)

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 253

3.6. Le statut des identités (suite)

Or, on peut penser que c'est justement ce genre d'attitude épistémologique, communément répandue chez ses contemporains, qui a suscité chez Saussure de si nombreuses et si profondes réflexions sur le fonctionnement de la langue ainsi que sur sa transmission et son «mouvement» (*ELG*, p. 281).

Pour lui tout d'abord, on le sait, l'objet de la linguistique n'est nullement fourni d'emblée, même si «l'illusion des choses qui seraient *naturellement données* dans le langage est profonde» (*ELG*, p. 199). Les linguistes doivent avoir en tête que les formes isolées sur lesquelles ils travaillent ne sont bien souvent que des expédients relevant de leur imaginaire:

(12) C'est justement le point le plus délicat de la linguistique que de se rendre compte de ce qui fait l'existence d'un terme quelconque, car aucun ne nous est donné comme un genre d'entité tout clair; si ce n'est par l'illusion que nous procure l'habitude. (*ELG*, p. 232)

L'ardeur avec laquelle on s'attache au mouvement *a-b* n'a d'égale que l'absence de réflexion sur ce qu'est, préalablement, *a* ou *b* et même sur la possibilité immédiate de définir *a* ou *b* [ ] […] (*ELG*, p. 281)

Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. Nous sommes forcés de procéder néanmoins à l'aide d'unités positives, sous peine d'être dès le début incapables de maîtriser la masse des faits. Mais il est essentiel de se rappeler que ces unités sont un expédient inévitable de notre [ ] et rien de plus: *aussitôt que l'on pose une unité, cela revient* à dire que l'on convient de laisser de côté [ ] pour prêter momentanément une existence séparée à [ ] (*ELG*, p. 83)

A la difficulté de définir les unités, il s'ajoute que l'objet de la linguistique, qui pour Saussure n'est pas une substance mais un «fait de conscience pur» (*ELG*, p. 19), associe indissolublement une forme sonore et une signification: cet être double ne saurait être saisi par un seul côté à la fois. En outre, comme il transparaît déjà dans la citation précédente, toute unité linguistique est dotée d'une identité purement différentielle, découlant de son seul rapport avec les unités coexistantes:

(13) Considérée à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs *positives* et *absolues* mais dans un ensemble de

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 254

> valeurs *négatives* ou de valeurs *relatives* n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition. (*ELG*, p. 77)
>
> En résumé, le mot n'existe pas sans un signifié aussi bien qu'un signifiant. Mais le signifié n'est que le résumé de la valeur linguistique supposant le jeu des termes entre eux, dans chaque système de langue. (*Cours III, Constantin, C*, p. 288)

La question de «l'identité diachronique», posée comme on l'a vu dans le cadre du Cours II, se révèle dès lors particulièrement délicate (*CLG*, pp. 249-250; *ELG*, p. 201):

> (14) <Il> est mystérieux, le lien de cette identité diachronique, qui fait que deux mots ont changé complètement (*calidus : šo ; aiwa : je*) et qu'on en affirme cependant l'identité. En quoi consiste-t-<il> ? Précisément ! Il y aura donc dans la linguistique toute une série de questions <à résoudre, ou plutôt à scruter> qui se rapportent aux identités, unités diachroniques. (*CLG/E1,* 2742-3 et 2740, II R 54)

Le chapitre du *CLG* intitulé *Unités, identités et réalités diachroniques* (chapitre VIII de la troisième partie) s'achève sur une conclusion banalisante et qui pourrait laisser croire le problème résolu:

> (15) Or l'identité diachronique de deux mots aussi différents que *calidum* et *chaud* signifie simplement que l'on a passé de l'un à l'autre à travers une série d'identités synchroniques dans la parole, sans que jamais le lien qui les unit ait été rompu par les transformations phonétiques successives. (*CLG*, p. 250)

Ce passage est toutefois un ajout des éditeurs[26] dont le contenu diffère de celui de l'extrait autographe présenté en regard par Engler (*CLG/E1,* 2750). Dans cet extrait tiré d'une note consacrée à la question des points de vue «à l'aide desquels on CRÉE <secondairement> les choses» (*CLG/E1,*

---

[26] Bally et Sechehaye auraient-ils cherché à donner, dans ces lignes, un pendant quelque peu solide à la notion d'«identité synchronique» présentée au préalable (*CLG*, p. 150)? C'est bien possible. Alors que les deux types d'identité avaient été traitées simultanément, et dans une perspective contrastive, par Saussure dans le Cours II, les premiers éditeurs ont choisi dans le *CLG* de les désolidariser (voir note 288 de l'édition de Mauro); par l'introduction de tels propos (exemple (15)), ils ont toutefois tendu à «symétriser» les deux notions, rendant *in fine* aux «identités diachroniques» un brin de cette légitimité dont Saussure doutait si fort.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 255

131, N 9.2 p. 26), Saussure affirme, tout différemment, que l'identité diachronique n'est suggérée que par le «*genre de rapports*» que nous établissons entre les formes considérées (*CLG/E1* 2750, N 9.2 p. 2; *ELG*, p. 200). Et dans les célèbres Notes *Item*, le Genevois envisage avec lucidité les ultimes conséquences du principe de différentialité, qui forcent à repenser entièrement les méthodes en usage dans la linguistique historique:

(16) Il n'y a probablement pas lieu de dire d'une époque à l'autre ce qui est le même sème, ni de moyen de commensuration pour cela, puisque le sème dépend <dans son existence> de tout l'entourage parasémique de l'instant même. (*ELG*, p. 108; *sème* est à prendre ici au sens de *signe* et *entourage parasémique* au sens de *signes concurrents ou coexistants*.)

En résumé, les obstacles à la saisie d'«identités diachroniques» dont il serait possible de suivre la destinée sur le long terme sont donc tout à la fois, dans la théorie saussurienne:

– la difficulté qu'il y a à voir dans l'objet linguistique, hors de la sanction d'une collectivité parlante, «une chose donnée», une entité concrète ou une substance (*CLG*, p. 153; *CLG/E2*, 40, 3322.2; *ELG*, p. 197; voir [Reichler-]Béguelin, 1990b);

– la dualité du signe, son caractère d'entité *significative*, hors de laquelle il n'y a pas de fait linguistique (*CLG/E*2, 36, 3310.6);

– la «nullité interne des signes» (*CLG/E2*, 38, 3316.1), contrepartie du principe de différentialité.

Ces propriétés, qui font la spécificité de l'objet linguistique, sont donc, si l'on n'y veille, de nature à discréditer toute tentative d'histoire des formes grammaticales, entreprise par définition périlleuse et semée d'embûches:

(17) Après avoir dénommé un certain objet, livré le point de vue A, qui n'a d'existence absolument que dans l'ordre A, et qui ne serait pas même une chose délimitée hors de l'ordre A, il est permis peut-être (dans certains cas) de voir comment se présente cet objet de l'ordre A, vu selon B.
A ce moment est-on dans le point de vue A ou dans le point de vue B? Régulièrement il sera répondu qu'on est dans le point de vue B; c'est qu'on a cédé une fois de plus à l'illusion des êtres linguistiques menant une vie indépendante. (*ELG*, p. 23)

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 256

3.7. La notion de valeur et ses implications sémantiques

Les conséquences du principe de différentialité affectent bien d'autres concepts de la grammaire traditionnelle. Au § 2, on a vu que le courant de la grammaticalisation a récupéré la vieille opposition concret *vs* abstrait pour la reverser dans des «échelles» où l'abstrait dérive systématiquement du concret; de même a-t-on cru longtemps – en vertu d'un préjugé primitiviste que l'on croyait définitivement périmé – que les langues archaïques étaient vouées à l'expression de notions concrètes, l'abstraction ne pouvant être exprimée que de manière secondaire… Cette vision simpliste de l'évolution des langues et des significations eût, à coup sûr, affligé profondément Saussure, pour qui le sens repose, dans une optique aréférentialiste, «sur le pur fait négatif de l'opposition des valeurs» (*ELG*, p. 77; voir Béguelin, 2003):

(18) <à propos des expressions *la lumière de l'histoire, les lumières d'une assemblée de savants*> Dans ce dernier cas, on se persuade qu'un nouveau sens (dit figuré) est intervenu: cette conviction part purement de la supposition traditionnelle que le mot possède une signification absolue s'appliquant à un objet déterminé; c'est cette présomption que nous combattons. (*ELG,* p. 75)

Il n'y a pas de différence entre le sens propre et le sens figuré des mots (ou: les mots n'ont pas plus de sens figuré que de sens propre), parce que leur sens est éminemment négatif. (*ELG*, p. 72)

Aucun signe n'est donc limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul. (*ELG*, p. 78)

La polysémie intrinsèque des signes fait que pour Saussure, «le compte que nous croyons établir entre *n* idées et *n* termes est d'une puérilité absolue en même temps que d'un arbitraire absolu» (*ELG*, p. 102); et, «à moins de se borner à certains objets matériels et à certains objets tout à fait rares» (*ELG*, p. 78), il est vain de prétendre épuiser les contenus d'un signe donné, tel que *esprit* ou *aller* (*ibid.*), un mot pouvant contenir et enfermer «en germe tout ce qui n'est pas hors de lui» (*ELG*, p. 75). Les incidences de tels propos sur une théorie des changements sémantiques sont immenses et mériteraient bien sûr d'être approfondies; on se contentera toutefois ici de retenir que dans la perspective saussurienne, si éloignée de tout matérialisme naïf, l'idée d'un mouvement diachronique privilégié conduisant d'un «sens propre» vers des «sens figurés» et du «concret» vers l'«abstrait» serait, à l'évidence, inacceptable. Quant aux catégories,

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 257

elles ne sont pas indépendantes des langues particulières et sont, elles aussi, à reconsidérer à l'aune du principe de différentialité:

(19) En sanscrit, on a le duel. Celui qui a attribué au pluriel sanscrit la même valeur qu'au [396] pluriel latin est dans l'erreur <parce que je ne puis appliquer pluriel sanscrit dans tous les cas où j'applique pluriel latin.> D'où cela vient-il?
La valeur dépend de quelque chose qui est en dehors. (*Cours III, Constantin, C*, p. 284)

Ainsi, quand on dit que le grec a gardé le datif indo-européen, c'est une simple coïncidence de nom: dans sa forme, le datif grec est souvent un locatif d'origine, et les fonctions du datif grec ne coïncident que très partiellement avec l'emploi du datif indo-européen. C'est une des questions où on risque le plus de prendre des mots pour des choses. […] Il vaut mieux exprimer les choses par une somme et dire: le latin a gardé six différenciations sur huit <cela est très bien: le grec n'en a gardé que quatre.> Et non pas: a perdu deux cas. (*CLG/E1,* 1562-3, II R 287-8; cf. note 19, *supra.*)

3.8. La critique des subdivisions de la grammaire

Enfin, l'appréhension du champ synchronique comme «ensemble des différences significatives» (*CLG/E1*, 2152, II R 85) compromet non seulement l'opposition entre morphologie et syntaxe, mais aussi celle entre grammaire et lexicologie; en dépit de l'utilité pratique qui lui est reconnue par Saussure dans son Cours II, le compartimentage traditionnel ne résiste guère à un examen critique, même sommaire, des subdivisions de la grammaire (*CLG*, pp. 85-188):

(20) Mais en même temps que nous reconnaissons que tout ce qui est synchronique dans une langue peut s'appeler *grammaire*, nous n'avons pas besoin d'accepter les yeux fermés ce qu'on appelle les *subdivisions de cette grammaire*. (*CLG/E1*, 2130, II R 107)

Si pour tous ces compartiments, qui ont leur utilité dans la pratique, on essaie <rationnellement> de tirer des lignes de démarcation, on <n'>arrive pas à un terrain solide. (*CLG/E1*, 2147, II R 88)

Du fait qu'«une foule de rapports qui sont exprimés par des moyens grammaticaux peuvent être exprimés par des moyens lexicologiques», les notes de Riedlinger concluent qu'entre deux, la «barrière est donc <à peu

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 258

près> illusoire» (*CLG/E1*, 2140, II R 87), tous les faits envisagés relevant en réalité, à un niveau de généralité supérieur, du «jeu [des] différences significatives» (*CLG/E1*, 2152, II R 85). C'est pourquoi la caractérisation du changement linguistique n'est faite par Saussure qu'avec la plus grande prudence, en purs termes de déplacement du rapport signifiant-signifié:

(21) Quand il s'agit de l'*altération* à travers le temps, mieux vaut ne parler immédiatement que du *déplacement du rapport global des termes et des valeurs*, en renonçant à scruter le <degré de> nécessité *a priori* puisqu'on renonce à distinguer les causes une à une. (*Cours III, Constantin, C*, p. 247; cf. *ELG*, p. 329)

Dans une perspective saussurienne, il ne saurait donc que difficilement être question de *grammaticalisation*, de *lexicalisation* etc.: cela supposerait que l'on fût en mesure de caractériser univoquement si telle ou telle forme relève de la grammaire ou de la lexicologie, chose impossible par exemple dans le cas de la fonction préposition (voir l'exemple de fr. *en considération de*, discuté dans *CLG/E1*, 2142, II R 87).

4. ÉPILOGUE

Rejetée par les premiers éditeurs du *CLG* dans les appendices à la troisième partie intitulée «Linguistique diachronique», la présentation de l'opposition entre *analyse subjective*, opérée par les sujets parlants, et *analyse objective*, fondée sur l'histoire, est empruntée au Cours I. Elle vise une fois encore à différencier, et, autant que faire se peut, à réconcilier deux points de vue incommensurables sur la langue:

(22) Le mot est comme une maison dont on aurait changé à plusieurs reprises la disposition intérieure et la destination. L'analyse objective totalise et superpose ces distributions successives; mais pour ceux qui occupent la maison, il n'y en a jamais qu'une. (*CLG*, p. 252)

La tâche assignée au linguiste est alors clairement de calquer, du plus près possible, les analyses opérées par les sujets parlants, quitte à «abandonner la perspective historique qui sera pour lui une gêne, un empêchement» (*Cours III, Constantin, C,* p. 275; cf. aussi p. 261; extraits (8) *supra*). Et c'est *l'analyse des synchronies successives* qui sera le préalable nécessaire à l'instauration d'une linguistique diachronique scientifique, ne

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 259

mélangeant pas tous les points de vue sur la langue. Le *Mémoire* déjà procédait de cette manière, en privilégiant la reconstruction interne, à partir d'un état de langue donné, en vue de saisir les alternances morphologiques fonctionnelles dans un état de langue antérieur; et le pressentiment de la *nasalis sonans* indo-européenne par un Saussure encore collégien ne s'explique lui-même pas autrement (*Théorie des sonantes*, pp. X-XII).

Quant au véritable programme de la linguistique diachronique, il est succintement esquissé par Saussure au numéro IV de sa note non datée intitulée «Quatre points de vue», qu'il vaut la peine, au terme de cette étude, de citer à peu près *in extenso*:

(23) 2e [*Quatre points de vue*]

I et II résultant de la nature des faits mêmes du langage.

I. Point de vue de *l'état de langue en lui-même*,
– non différent du point de vue *instantané*,
– non différent du point de vue *sémiologique* (ou du signe-idée),
– non différent du point de vue *volonté antihistorique*,
– non différent du point de vue *morphologique* ou *grammatical*,
– non différent du point de vue des *éléments combinés*.

(Les *identités* dans ce domaine sont fixées par le rapport de la signification et du signe, ou par le rapport des signes entre eux, ce qui est non différent.)

II. Point de vue des *identités transversales*,
– non différent du point de vue *diachronique*,
– non différent du point de vue *phonétique* (ou de la *figure vocale* dégagée de l'idée *et dégagée de la fonction de signe*, ce qui est la même chose en vertu de I),
– non différent aussi du point de vue des *éléments isolés*.

(Les identités dans ce domaine sont *données* d'abord nécessairement par celles du précédent; mais après cela deviennent *le deuxième ordre d'identités linguistiques*, irréductible avec le précédent.)

III et IV résultent des façons légitimes d'envisager:

III. Point de vue ANACHRONIQUE artificiel, voulu et purement didactique, de la PROJECTION d'une morphologie (ou d'un «état de langue ancien») sur une morphologie (ou sur un autre état de langue postérieur).

(Le moyen à l'aide duquel peut s'opérer cette projection est la considération des identités transversales, II, combinée avec la considération morphologique du premier état selon I.)

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 260

> – non différent du point de vue ANACHRONIQUE RÉTROSPECTIF, ce point de vue est le point de vue ÉTYMOLOGIQUE : comprenant d'autres choses encore que ce qu'on appelle ordinairement l'étymologie. Un de ses caractères par rapport à IV est de ne pas tenir compte de l'époque B en elle-même.
>
> **IV. Point de vue HISTORIQUE de la fixation de deux états de langue successifs pris chacun en lui-même, d'abord, et sans subordination de l'un à l'autre, suivie de l'explication.**
>
> De ces quatre points de vue légitimes (hors desquels nous avouons ne rien reconnaître), il n'y a guère que le deuxième et le troisième qui soient cultivés[27]. **De fait, le quatrième ne pourra l'être fructueusement que le jour où le premier []**
> Ce qui est en revanche vivement cultivé, c'est la confusion lamentable de ces différents points de vue, jusque dans les ouvrages élevant les plus hautes prétentions scientifiques. (*ELG*, 21-22, mes caractères gras)

La suite de la note évoque « quatre points de vue légitimes reposant sur deux points de vue nécessaires », les points de vue *nécessaires* étant à l'évidence I et IV (ceux qui précisément, au dire de Saussure, ne sont pas cultivés). Le point de vue IV (clairement distingué de II et de III, qui correspondent à la linguistique historique du temps), indique le véritable programme d'une linguistique diachronique scientifique, au sens de (11) ci-dessus. Et c'est me semble-t-il, de nos jours encore, sur la base de ce point de vue IV qu'il sera possible de proposer en matière de changement linguistique des généralisations solides, fondées sur une analyse *des actions et des représentations langagières* des locuteurs et de leurs répercussions au sein de chaque champ synchronique successif.

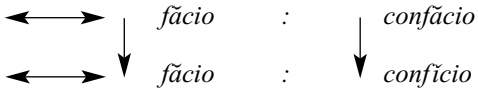
La mise en œuvre du programme de la linguistique diachronique s'exprime de la manière la plus constante, dans la pratique de Saussure, sous la forme du fameux carré linguistique, dont il se sert pour rectifier les raisonnements courants et pour ne *jamais traiter isolément* de l'évolution d'une forme linguistique :

---

27 Le point de vue II, dit « diachronique », est celui dont relève la phonétique historique, alors que le point de vue III, dit « anachronique » et « purement didactique », correspond à la fois à la pratique étymologique et à la morphologie historique traditionnelles. Dans l'exemple (11) ci-dessus, le terme de « diachronique » avait un autre sens, correspondant à l'adjectif « historique » utilisé ici pour caractériser la perspective scientifique sur le changement linguistique (point de vue IV).

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 261

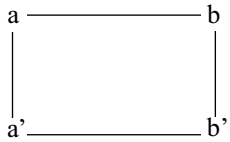
(24) On dira, l'*ă* de *făcio* devient *ĭ* dans *confĭcio*. Ici intervient la distinction à faire : non, jamais l'*ă* de *făcio* n'est devenu l'*ĭ* de *confĭcio*. Ce n'est pas dans *făcio* que s'est opéré le changement. **Il faut quatre termes** :



(*Cours III, Constantin, C* : 272, mes caractères gras)

Carré linguistique

Toutes considérations possibles sur un fait linguistique sont immédiatement enfermées en une figure simple et partout la même, comprenant quatre termes :



Le sens vertical marquant la valeur du temps, et la distance horizontale [ ]
Les rapports possibles sont marqués par les lignes. Il n'y a aucun rapport possible par exemple entre *a* et *b'* ou *b* et *a'*, selon une ligne diagonale.
A une condition, savoir qu'on ne veut appliquer aucun esprit historique aux faits, la figure non seulement pourra, mais devra se réduire à a-b. (*ELG*, pp. 228-229, mes caractères gras)

Pour conclure cette étude, je synthétiserai dans un tableau comparatif ce que pourraient être les prérequis saussuriens d'une théorie générale du changement linguistique (colonne de droite), mis en balance avec les «hypothèses fortes» de la grammaticalisation (colonne de gauche) – que cette confrontation vient toutefois singulièrement ébranler :

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 262

Hypothèses fortes de la grammaticalisation[28]	**Postulats saussuriens sur le changement linguistique**
(i) Les changements linguistiques parcourent des étapes obligées, représentables sous la forme d'échelles allant d'un pôle «plein» à un pôle «vide».	(i) Les changements linguistiques ne sont pas orientés.
(ii) Le «lexical» devient «grammatical», le «moins grammatical» devient «plus grammatical»; le «sémantiquement plein» subit diachroniquement un *blanchiment* qui fait passer le concret à l'abstrait, le «moins subjectif» au «plus subjectif», etc.	(ii) L'opposition entre «grammatical» et «lexicologique» repose sur des bases illusoires et n'a qu'une valeur pratique. Il n'y a, dans un état de langue donné, ni hiérarchie entre les faits significatifs, ni de «sens propres» dont dériveraient des «sens figurés». Il n'y a pas d'histoire possible des formes grammaticales. Il est seulement possible de parler d'un «*déplacement global du rapport entre les termes et les valeurs*».
(iii) La grammaticalisation est graduelle, progressive, unidirectionnelle; elle est représentable «objectivement» sous la forme d'échelles.	(iii) Chaque changement naît dans le cadre d'un état de langue, de manière *totalement indépendante* des états antérieurs. Seule importe à chaque moment l'analyse *subjective* des sujets parlants.
(iv) Il y a une généralité typologique des processus de grammaticalisation.	(iv) Les catégories (telles que *pluriel, futur, datif...)* tirent leur valeur des catégories coexistantes dans un état de langue donné. Elles ne sont identiques ni d'un état de langue à l'autre, ni d'une langue à l'autre.
(v) La grammaticalisation est le changement linguistique par excellence, éclipsant toute autre forme de changement (Haspelmath, 1998).	(v) Le fait diachronique par excellence est le changement phonétique. La réinterprétation (en termes modernes: la réanalyse) et la création analogique, d'ordre statique, sont, à tout moment, le fait *linguistique* par excellence.

[28] Reprises de (2) ci-dessus.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 263

On peut voir à quel point les travaux se réclamant de la grammaticalisation se sont, comme je l'indiquais en introduction, éloignés de l'enseignement de Saussure. D'où vient aujourd'hui cette tentation néo-schleichérienne conduisant à donner une vie indépendante aux formes linguistiques, à raisonner comme si elles étaient des organismes en soi, mus par des évolutions qui leur seraient propres (cf. *ELG*, pp. 205 et 216)? Est-ce, comme on le note Constantin (*Cours III, Constantin, C*, pp. 275-276), parce que la linguistique historique a quelque chose de plus gratifiant que la linguistique statique, que «la série des transformations n'est pas sujet ardu», alors que pour la linguistique telle que la conçoit Saussure, «il y a disproportion […] entre la somme d'opérations nécessaires pour saisir rationnellement l'objet, et l'importance de l'objet» (*ELG*, p. 87)? Oui, sans doute. Il s'y ajoute qu'en raison des circonstances rappelées au § 1, la pensée de Saussure sur le changement linguistique est aujourd'hui largement méconnue, notamment par les adeptes de la grammaticalisation. D'autre part, les sciences du langage se développent par mouvements de mode et par effets de chapelles, plutôt que de viser, sur des bases épistémologiques exigeantes, une véritable intégration, un cumul et une mutualisation des savoirs.

Marie-José BÉGUELIN
Université de Neuchâtel et projet FNS 100012-113726

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 264

BIBLIOGRAPHIE

Corpus saussurien

Accentuation: Notes sur l'accentuation lituanienne. In Jägger, L., M. Buss & L. Ghiotti (Ed.) (2003). *Cahiers de l'Herne – Saussure, 76*, pp. 323-349.

Anagrammes: Starobinski, J. (1971). *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris: Gallimard.

CLG: *Cours de linguistique générale*, 1re éd. par Bally, C. & A. Sechehaye, 1916; 2e éd. 1922; 3e éd. 1931; éd. de T. De Mauro, Payot, 1972.

CLG/E1: *Cours de linguistique générale* (1968), édition critique par Engler, R., tome I. Wiesbaden: Harrassowitz.

CLG/E2: *Cours de linguistique générale* (1974), édition critique par Engler, R., tome II, appendice. Wiesbaden: Harrassowitz.

Cours III, Constantin, C: Gambarara, D. & C. Mejía Quijano (Ed.) (2005). Linguistique générale. Cours de M. le professeur F. de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure, 58*, 71-289.

ELG: *Ecrits de linguistique générale* (2002). Bouquet, S. & R. Engler (Ed.) Paris: Gallimard.

Légendes: «La légende de Sigfrid et l'histoire burgonde», «Le cycle de Dietrich», «Tristan», «Précisions théoriques». Turpin, B. (Ed.) (2003). *Cahiers de l'Herne – Saussure, 76*, pp. 351-429.

Mémoire: *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879). In *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* (1922) (pp. 1-268). Bally, C. & L. Gauthier (Ed.) Genève: Sonor [réimpression Slatkine, 1984].

Phonétique: *Phonétique. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8)*. Edizione a cura di Marchese, M. P. (1995). Padova: Unipress.

REC: *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* (1922). Bally, C. & L. Gauthier (Ed.). Genève: Sonor [réimpression Slatkine, 1984].

SM: Godel, R. (1959). *Les sources manuscrites de Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.

Théorie des sonantes: *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra BPU Ms. fr. 3955/1.* Edizione a cura di Marchese, M. P. (2002). Padova: Unipress.

Autres références

Arrivé, M. (2007). *A la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris: PUF.

Béguelin, M.-J. (2003). La méthode comparative et l'enseignement du *Mémoire*. *Cahiers de l'Herne – Saussure, 76*, 150-164.

Béguelin, M.-J. (2007). La langue et le temps. Analyse objective, analyse subjective et théorie de la grammaticalisation. Conférence au Colloque international

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 265

«Révolutions saussuriennes», Genève, 19-22 juin 2007 (http://www.saussure.ch/preprints/Beguelin.pdf).

Voir plus bas sous: [Reichler-] Béguelin, M.-J.

Blinkenberg, A. (1950). *Le problème de l'accord en français contemporain. Essai d'une typologie.* Copenhague: Munksgaard.

Bouquet, S. (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot.

Brinton, L. J. & E. C. Traugott (2005). *Lexicalization and Language Change*. Cambridge: Cambrige University Press.

Bulea, E. (2006). La nature dynamique des faits langagiers, ou de la «vie» chez Ferdinand de Saussure. *Cahiers Ferdinand de Saussure, 59*, 5-20.

Campbell, L. (2001). What's wrong with grammaticalization? *Language Sciences, 23*, 113-161.

Fehr, J. (2000). *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris: PUF.

Gadet, F. (1987). *Saussure. Une science de la langue*. Paris: PUF.

Giacalone Ramat, A. & P. J. Hopper (Ed.). (1998). *The limits of grammaticalization*. Amsterdam: Benjamins.

Givón, T. (1979). *On understanding grammar.* New York: Academic Press.

Gmür, R. (1986). *Das Schicksal von F. de Saussures «Mémoire.»* Université de Berne, Arbeitspapier 21.

Godel, R. (1969 = 1957). *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz (2e tirage, 1969).

Haspelmath, M. (1998). Does grammaticalization need reanalysis? *Studies in language, 22*, 315-351.

Haspelmath, M. (1999). Why is grammaticalization irreversible? *Linguistics 37(6)*, 1043-1068.

Haspelmath, M. (2004). On directionality in language change. In Fischer, O., M. Norde & H. Perridon (Ed.) *Up and down the Cline – The Nature of Grammaticalization* (pp. 17-44). Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.

Harris, A. C. & L. Campbell (1995). *Historical syntax in cross linguistic perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.

Heine, B. (2003). Grammaticalization. In Joseph, B. & R. Janda (Ed.), *The Handbook of Historical Linguistics* (pp. 575-601). Malden, MA: Blackwell.

Heine, B., U. Claudi & F. Hünnemeyer (1991). *Grammaticalization: A Conceptual Framework*. Chicago: University of Chicago Press.

Hopper, P. J. & E. C. Traugott (1993). *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.

Kuryłowicz, J. (1978). Lecture du Mémoire en 1978: un commentaire. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, *32*, 7-26.

Langacker, R. W. (1977). Syntactic reanalysis. In Li C. (Ed.), *Mechanisms of Syntactic Change* (pp. 57-139). Austin: University of Texas Press.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 266

Lehmann, C. (1995). Synsemantika. In Jacobs, J., A. von Stechow, W. Sternefeld & T. Vennemann (Ed.) *Syntax. Ein internationales Handbuch zeitgenossischer Forschung* (vol. 2, pp. 1251-1266). Berlin-New York : de Gruyter.

Lehmann, W. P. (1992). *Historical Linguistics*. London & New York : Routledge.

Lichtenberk, F. (1992). On the gradualness of grammaticalization. In Traugott E.C. & B. Heine (Ed.) *Approaches to grammaticalization* (vol. 1, pp. 37-80). Amsterdam-Philadelphia : Benjamins.

Lightfoot, D. J. (2005). Can the lexicalization/grammaticalization distinction be reconciled ? *Studies in Language, 29/3*, 583-615.

McDaniels, T. (2003). What's wrong with reanalysis ? *Toronto Working Papers in Linguistics, 21*, 81-88.

Marchello-Nizia C. (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck.

Mayrhofer, M. (1981). *Nach hundert Jahren : F. de Saussures Frühwerk und seine Rezeption durch die heutige Indogermanistik*. Heidelberg : Carl Winter.

Meillet, A. (1982 = 1912). L'évolution des formes grammaticales. *Scientia (Rivista di scienza) vol. XII, no XXVI, 6*, 1912. Repris dans *Linguistique historique et linguistique générale* (pp. 131-148). Paris : Champion-Slatkine, 1982.

Mejía, C. (1998). *La linguistique diachronique : le projet saussurien*. Genève : Droz.

Melis, L. & P. Desmet (1998). La grammaticalisation : réflexions sur la spécificité de la notion. In Boone, A. & M. Pierrard (Ed.) *Les marqueurs de hiérarchie et la grammaticalisation. Travaux de linguistique, 36* (pp. 13-26). Bruxelles : Duculot.

Newmeyer, F. J. (2001). Deconstructing grammaticalization. *Language Sciences, 23*, 187-229.

Norde, M. (2001). Deflexion as a counterdirectional factor in grammatical change. *Language Sciences, 23,* 231-264.

Prévost, S. (2003). La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut. *Le Français Moderne, LXXI*, 144-166.

Prévost, S. (2006). Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes. *Cahiers de praxématique, 46*, 121-139.

Redard, G. (1978). Deux Saussures ? *Cahiers Ferdinand de Saussure*, *32*, 27-41.

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (1980). Le consonantisme grec et latin selon F. de Saussure : le cours de phonétique professé en 1909-1910. *Cahiers Ferdinand de Saussure, 34*, 17-97.

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (1988). La méthode comparative de Meillet : statut et légitimité des reconstructions. In Auroux S. (Ed.) *Antoine Meillet et la linguistique de son temps. Histoire Epistémologie Langage, X/2*, 11-24.

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (1990a). Des formes observées aux formes sous-jacentes. In Amacker, R. & R. Engler (E.), *Présence de Saussure* (pp. 21-37). Genève : Droz.

12 Beguelin:N.C. 29.10.2009 15:03 Page 267

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (1990b). Conscience du sujet parlant et savoir du linguiste. In Liver, R., I. Werlen & P. Wunderli (Ed.) *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler* (pp. 208-220). Tübingen: Gunter Narr Verlag.

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (1995). Saussure et l'étymologie populaire. In Normand, C. & M. Arrivé (Ed.) *Saussure aujourd'hui*, Actes du Colloque de Cerisy (12-19.8.1992). Numéro spécial de *LINX* (pp. 121-138). Paris: Université Paris X-Nanterre.

[Reichler-]Béguelin, M.-J. (2000). Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales. In Auroux, S. (Ed.), *Histoire des idées linguistiques,* tome III (pp. 173-182). Bruxelles: Mardaga.

Traugott, E. C. (2003). Constructions in grammaticalization. In Joseph, B. & R. Janda (Ed.) *The Handbook of Historical Linguistics* (pp. 624-647). Malden, MA: Blackwell.

Utaker, A. (2002). *La philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*. Paris: PUF.

Vallini, C. (1969). Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indoeuropeista. *Studi e saggi linguistici, 9*, 1-85.

Vallini, C. (1972). *Linee generali del problema dell'analogia dal periodo schleicheriano a F. de Saussure*. Pisa: Biblioteca dell'Italia dialettale e di studi e saggi linguistici, 5.

Vallini, C. (1978). Le point de vue du grammairien ou la place de l'étymologie dans l'œuvre de Ferdinand de Saussure indo-européaniste. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, *32*, 43-77.

Vallini, C. (1990). Continuità del metodo di Saussure. In Amacker, R. & R. Engler (Ed.), *Présence de Saussure* (pp. 5-19). Genève: Droz.

Watkins, C. (1975). Remarques sur la méthode de Ferdinand de Saussure comparatiste. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, *32*, 59-69.

Wunderli, P. (1981). *Saussure-Studien*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.